

Quand, entre trois et quatre heures, elle n'était pas au Palais-Royal, elle se trouvait sûrement dans l'un des deux autres jardins.

Peu à peu, les enfants qu'on amenait dans ces trois jardins s'habituaient à la voir. Sa figure était toujours pour eux un objet de vive curiosité; mais ils n'avaient plus peur d'elle; ils devenaient, au contraire, de plus en plus familiers. Ils avaient compris que cette jeune femme si pâle et si triste était malheureuse. Et puis elle avait pour eux de si doux regards! Souvent ils l'avaient vue pleurer en les regardant, et ils avaient deviné que, non-seulement elle ne voulait pas leur faire de mal, mais qu'elle les aimait.

Quand après trois heures il ne la voyaient pas arriver, ils la cherchaient des yeux partout et devenaient inquiets, comme si quelque chose leur eût manqué.

Alors les grands disaient aux autres :

—C'est demain qu'elle viendra.

Le lendemain ou le surlendemain, aussitôt que Gabrielle paraissait, des cris de joie saluaient son arrivée. Les enfants cessaient leurs jeux, se réunissaient, couraient à sa rencontre, l'entouraient et les petites mains en l'air se tendaient vers elle. Elle s'asseyait sur un banc, une chaise ou se baissait. Alors grands et petits offraient leurs joues à ses baisers.

En voyant cela les mamans souriaient.

Gabrielle avait conquis l'amitié des enfants et acquis en même temps la sympathie des mères.

On ne savait pas qui elle était; mais on s'intéressait à elle et on la plaignait. Elle avait l'air si malheureux!

La jeune femme se laissait aller à l'attendrissement et, malgré elle, ses larmes coulaient. Elle se livrait à ses émotions comme d'autres se donnent au plaisir. Elle y trouvait une jouissance. Son cœur, s'ouvrant à l'illusion, elle réussissait, pour un instant, à tromper son amour maternel.

Quand elle fut convaincue que son affection pour les enfants ne portait ombrage à personne, quand elle vit qu'on ne leur défendait pas d'aller vers elle et qu'on lui permettait de les embrasser, elle devint plus hardie. Elle osa prendre les plus petits dans ses bras; il n'était pas rare d'en voir jusqu'à quatre sur ses genoux pendant qu'un autre grimpeait sur ses épaules pour se mettre à cheval sur son cou.

Elle causait et jouait avec eux; c'est elle qui organisait les rondes et les faisait danser; elle tenait un bout de la corde sur laquelle sautaient les petites filles. D'autres fois, quand ils étaient groupés autour d'elle, elle leurs racontait de petites historiettes, des contes qu'elle avait appris dans son enfance et qui lui revenaient à la mémoire. Les mamans s'approchaient et elles aussi l'écoutaient avec plaisir. Elle avait la voix douce, très-agréable, et elle racontait d'une façon charmante, elle savait rendre intéressants et touchants les plus simples récits.

Les enfants l'adoraient, ils ne pouvaient plus se passer de leur bonne amie.

Elle avait toujours dans ses poches des bonbons, et dans un petit panier des gâteaux, des macarons, des gaufres et autres friandises qu'elle leur distribuait.

Ce qui se passait au Palais-Royal se répétait exactement au jardin des Tuileries et au jardin du Luxembourg. Du reste, presque toujours, Gabrielle rencontrait dans un jardin quelques-uns des enfants qu'elle voyait dans les autres.

Souvent, des dames l'appelaient et l'invitaient à s'asseoir près d'elles. Assurément, la curiosité n'était pas étrangère à l'accueil affectueux qu'on lui faisait. On devinait qu'il y avait un mystère dans son existence et on aurait voulu savoir quelque chose de son passé.

Mais, quand on l'interrogeait sur sa famille ou sur les choses intimes de sa vie, la jeune femme restait muette.

Elle cachait avec soin son véritable nom et on ne la connaissait que sous celui de Louise. Toutefois, on l'appelait plus communément la jeune femme pâle.

Quand on ne lui adressait pas des questions touchant directement au secret qu'elle voulait garder, elle répondait volontiers.

Ainsi, le jour où on lui demanda l'âge qu'elle avait, elle n'hésita pas à répondre :

—Je n'ai pas encore vingt ans.

—Vous êtes bien jeune, et pourtant vous avez déjà beaucoup souffert; on le voit à votre profonde tristesse.

—C'est vrai, j'ai beaucoup souffert.

—Et vous souffrez encore?

—Oui.

—Vous êtes malheureuse?

—Très-malheureuse.

—Quelle est la cause de votre chagrin?

—Je ne peux pas le dire: moi-même je voudrais l'oublier. J'étais bien jeune quand le malheur est venu fondre sur moi; depuis il n'a pas cessé de me poursuivre impitoyablement.

—Est-ce que votre visage a toujours eu cette pâleur?

—Non. Autrefois, j'avais les lèvres roses et de belles couleurs sur les joues.

—C'est donc par suite de vos chagrins que vous êtes changé ainsi.

—Oui.

—En effet, vous avez été impitoyablement frappée.

—J'ai fait une longue et cruelle maladie dont je suis guérie depuis quelques mois seulement. C'est pendant cette maladie que ma figure a pris cette pâleur qui lui est restée.

—Avez-vous encore vos parents?

—Je suis orpheline!

—Vous devez avoir des moyens d'existence?

—Je possède un petit capital bien placé, dont la rente suffit grandement à mes besoins et assure mon indépendance.

—On voit que vous aimez beaucoup les enfants.

—Oh! oui, je les aime! Je ne vis que pour eux, et il me semble que ce sont eux qui me font vivre.

—Souffrez-vous physiquement?

—Non, le corps est guéri, c'est au cœur qu'est la souffrance.

A toutes les personnes qui s'adressaient à elle pour l'interroger, Gabrielle faisait à peu près les mêmes réponses et c'était tout ce qu'on savait d'elle.

Un jour, comme elle arrivait au jardin des Tuileries, un garçon de sept à huit ans, qui l'aperçut le premier, se mit à crier :

—La Figure de cire!

Et tous les autres répétèrent après lui :

—La Figure de cire!

Cette fois, les enfants avaient trouvé le nom à lui donner.

Quand elle fut au milieu d'eux, une petite fille s'approcha d'elle et lui dit :

—Tu ne sais pas la Pâle? eh bien, les petits garçons t'ont appelée Figure de cire.

—Vraiment, ma mignonne! fit Gabrielle en l'embrassant.

Aussitôt une vingtaine de voix dirent ensemble :

—La Pâle, ce n'est pas moi, c'est lui!

Un sourire doux et triste effleura les lèvres de la jeune femme.

—Mes petits amis, il n'y a pas de mal à ce que vous m'appeliez Figure de cire; vous pouvez me donner ce nom, si cela vous est agréable.

Et elle se mit à faire, comme d'habitude, sa distribution de bons et de petits gâteaux.

Un instant après, d'un bout à l'autre de la promenade, les enfants lançaient dans l'air comme une acclamation, ces mots :

—La Figure de cire! la Figure de cire!

Ce nouveau nom donné à la jeune femme pâle passa du jardin des Tuileries à ceux du Palais-Royal et du Luxembourg, et bientôt Gabrielle ne fut plus appelée autrement que la Figure de cire.

L'automne arriva, le vent fit tomber les feuilles mortes. Toutefois, pendant un mois encore, il y eut de belles journées de soleil. Ensuite les nuits devinrent froides; le matin, une gelée blanche couvrait la terre; le ciel se chargeait d'une brume épaisse; il n'y avait plus de verdure aux branches, les dernières fleurs mouraient sur les plates-bandes; les grands vents de tempête se mirent à souffler, la pluie tomba pendant des semaines entières. C'étaient les avant-coureurs de l'hiver.

Les promeneurs désertèrent les jardins, les enfants n'y venaient plus. Néanmoins, on y voyait encore Gabrielle les jours où le soleil promettait de se montrer; mais, comme elle n'y trouvait plus ses petits amis, elle ne faisait que passer, en jetant autour d'elle des regards désolés.

Alors, plus que jamais, elle sentit combien les enfants étaient nécessaires à son existence.

On comprend que la mauvaise saison dut lui paraître bien longue. Heureusement, elle avait son travail, un travail qui lui était agréable, qu'elle faisait avec plaisir. Elle adorait les enfants et c'est pour eux qu'elle travaillait. Mais ce n'était pas assez pour elle.

Tous les jours elle disait à son amie Mélanie :

—C'est bien triste, l'hiver; il me tarde de voir arriver les beaux jours du printemps!

Enfin, les lilas fleurirent, les feuilles vertes sortirent de tous les bourgeons. Les beaux jours tant désirés, si impatiemment attendus, étaient revenus. Ils avaient ramené dans les jardins, en même temps, les ramiers, les corneilles, les moineaux, les enfants et leur bonne amie la Figure de cire.

Ce fut avec une véritable joie que Gabrielle reprit ses chères habitudes de l'année précédente.

Et c'est ainsi qu'elle vécut pendant plusieurs années.

La pauvre Figure de cire était loin de se douter que le hasard duquel elle n'attendait plus rien, allait bientôt la mettre en présence de son enfant.